

Futur antérieur

Une exposition produite par le Musée romain de Lausanne-Vidy – Suisse,

du 3 décembre 2013 au 15 mars 2014

En 4014, des archéologues découvrent les émouvants témoignages matériels d'une civilisation disparue : la nôtre. Le propos de l'exposition Futur antérieur est d'imaginer quel regard ces archéologues du futur porteront sur ces objets fragmentaires, s'il ne devait rester aucune autre trace de notre civilisation. Vieillis et abîmés, ceux-ci se retrouvent donc savamment présentés... mais d'une manière souvent erronée !

*À travers l'humour, **Futur antérieur** questionne donc les méthodes archéologiques et pose le problème très sérieux de l'interprétation : les archéologues d'aujourd'hui peuvent-ils, comme ceux de l'exposition, commettre des erreurs ? Sur quelles méthodes s'appuient-ils pour construire leurs discours ? C'est à ces questions que vous propose de réfléchir, en complément, le journal de l'exposition.*



« Vase d'apparat » ... ?

Sur les traces du passé

L'archéologie peut être considérée comme une science pluridisciplinaire, dont l'objectif est d'étudier l'histoire et de reconstituer les modes de vie des sociétés depuis la Préhistoire jusqu'à l'époque contemporaine, grâce à l'ensemble des vestiges matériels ayant subsisté

et qu'il est parfois nécessaire de mettre au jour.

De nombreux indices

Depuis toujours, les Hommes ont en effet laissé leur trace dans le monde qui les entoure. De la Préhistoire aux temps modernes, ils ont modifié leur environnement selon leurs besoins, en fabriquant des outils, en bâtissant des maisons, en produisant des aliments et des vêtements, ou en créant des œuvres d'art. Toutes ces activités laissent des traces qui persistent parfois pendant des centaines ou des milliers d'années.

Ce sont ces vestiges que les archéologues étudient pour essayer d'en savoir le plus possible sur les Hommes d'autrefois et leurs modes de vie. Tous les indices disponibles, même les plus petits, peuvent avoir leur importance : bouts de tissus, peintures, tessons de poterie, outils, traces ténues de bâtiments en bois disparus, restes microscopiques de plantes cultivées, os d'humains ou d'animaux... Rien n'est négligé !

Sur le terrain

Cependant, la plupart de ces indices sont recouverts par d'importantes couches de terre. Pour les mettre au jour, le travail scientifique est long. Il débute par la prospection et la détection des sites. Aujourd'hui, de nouvelles fouilles ne sont entreprises que dans deux perspectives : les fouilles dites préventives sur des sites menacés de destruction par des travaux d'aménagement, et celles liées à des programmes de recherche,

susceptibles de répondre à des interrogations particulières. Dans un cas comme dans l'autre, les archéologues ne se fient plus au hasard des découvertes mais réalisent d'abord des prospections, à l'aide d'une grande variété de techniques : dépouillement des archives, prospection aérienne, télédétection, sondages à la pelle mécanique, etc.

Si ces prospections révèlent un site pertinent, une fouille est alors entreprise. Celle-ci répond à deux objectifs : dégager et extraire les vestiges du sous-sol, mais surtout enregistrer minutieusement leur contexte de trouvaille.

On appelle **contexte** l'état d'un objet, ainsi que la terre et les autres objets qui l'entourent.

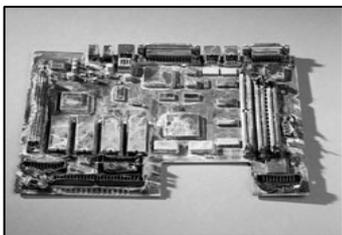
En effet, la fouille est avant tout un acte destructeur : à chaque coup de truelle, les relations qui unissent tous les vestiges dans l'espace peuvent être à jamais perdues faute d'un enregistrement minutieux. L'archéologue conserve donc le maximum d'informations sur tout ce qu'il observe et détruit. Pour chaque objet, il remplit une fiche d'inventaire indiquant sa position originelle avant de le dégager, et réalise des centaines de plans, de dessins et de photos. Ces documents sont d'une grande importance, car ce sont les seuls témoignages qui resteront du site.

Lors de la fouille, l'archéologue fouille et étudie les couches de terre

une à une. Au fil du temps, ces couches se sont en effet progressivement accumulées les unes sur les autres, et restent en général dans le même ordre. Les plus profondes sont donc logiquement les plus anciennes. Cette séquence, appelée stratigraphie, permet de comprendre les événements qui se sont déroulés sur un site.

Quant aux techniques de dégagement, elles sont variées, l'enjeu étant le choix du niveau de finesse de la fouille. Pour enlever plus ou moins rapidement les couches épaisses sans valeur archéologique (le décapage), les archéologues vont utiliser la pelle et la pioche. Dans les couches intéressantes, ils se servent de truelles et, près des objets délicats, ils emploient des pinceaux et des pointes fines pour éliminer la terre avec soin.

Les nombreux indices trouvés sont minutieusement traités. Une fois la fiche d'inventaire remplie, les petits objets sont prélevés. Les bâtiments ou structures restent sur place ou sont enlevés après avoir été relevés pour permettre d'étudier la couche qui se trouve en dessous. Les traces à peine perceptibles de substances présentes dans la terre et les contours d'objets disparus donnent une idée des vestiges qui s'y trouvaient avant de se décomposer. Ceux-ci sont difficiles à préserver, mais il est possible de recueillir des échantillons de terre pour les analyser et de faire des moulages pour préserver les empreintes laissées par des objets intéressants.



« Maquette de ville » ... ?

L'analyse des vestiges

Les fouilles ne représentent toutefois qu'une première étape. Quand elles sont terminées, les archéologues passent parfois des années à analyser et à comparer les informations qu'ils ont récoltées.

Les résultats qu'ils en tireront dépendent directement de la qualité et de la fiabilité des observations et des données recueillies sur le terrain.

Dans un premier temps, les archéologues commencent par laver et marquer soigneusement les objets avant de les classer. La typologie, méthode inspirée des sciences naturelles, consiste à ranger les vestiges selon leurs ressemblances et leurs dissemblances. La finesse du classement sera liée aux buts du chercheur : veut-il simplement distinguer de grandes périodes, identifier un style particulier, etc. ? Plus les critères seront fins, et plus le classement sera long.

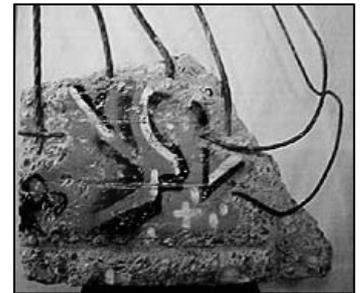
Puis certains objets sont envoyés dans des laboratoires pour être analysés par des spécialistes. En effet, les diverses sciences de la nature, grâce à des outils sophistiqués, fournissent des données importantes aux archéologues. Les méthodes de datation, par exemple, sont nombreuses et gagnent régulièrement en précision. La datation par le carbone 14, dont la précision peut atteindre actuellement +/- 20 ans, est l'une des plus usitées. On peut également citer la dendrochronologie, basée sur l'étude des cernes de croissance du bois.

Les sciences de la nature permettent aussi d'étudier les objets fabriqués par l'Homme. L'analyse des matières premières (silex, cuivre, étain, fer, etc.) permet ainsi d'identifier leurs provenances, et de savoir s'il s'agit de matériaux locaux ou au contraire importés. Grâce à ces données, l'archéologue peut reconstituer les anciens circuits commerciaux. Quant à l'analyse des traces d'utilisation sur les outils (usure des surfaces), elle permet de reconstituer leurs usages.

Dernier exemple, l'analyse des pollens des végétaux, susceptibles de se conserver des dizaines de milliers d'années, ainsi que l'étude des ossements d'animaux, permettent de reconstituer une partie de l'environnement passé et ses interactions avec les Hommes. Ces vestiges renseignent en effet sur

la faune et la flore présentes, sur le climat qui régnait, et sur la manière dont les Hommes exploitaient les ressources (cueillette, chasse, pêche, élevage, agriculture, etc.) ou l'usage qu'ils en faisaient (alimentation, construction, artisanat, etc.).

Bien sûr, toutes ces disciplines ne font qu'apporter des données brutes à l'archéologue, à qui il revient de les interpréter. L'ensemble de ces données lui permet ainsi de mieux comprendre les sociétés anciennes.



« Fragment de fresque d'une pièce d'apparat » ... ?

La validation scientifique des résultats

La dernière étape consiste en la publication des résultats. Celle-ci valide le travail. Soumise à une revue professionnelle, elle est examinée par un comité de lecture qui décide de la publier ou de la rejeter, selon que les critères scientifiques propres à l'archéologie sont ou ne sont pas satisfaits.

Elle a également pour but de rendre utilisable, par l'ensemble de la communauté scientifique, le site qui a été détruit. En effet, l'interprétation, synthèse finale de la recherche, doit pouvoir être interrogée ou même refaite à tout moment, en retrouvant une image aussi réaliste que possible du site fouillé et des données sur lesquelles se fondent les hypothèses.

Pour construire leur discours, les archéologues s'appuient donc sur des méthodes rigoureuses et résolument scientifiques. Malgré tout, ce discours est fréquemment retenu par des « probablement ». Si les archéologues font de leur mieux pour interpréter leurs découvertes, ils sont forcément limités et leurs connaissances ne sont jamais complètes.

Les limites de l'archéologie

Si l'exposition attire l'attention sur les limites des méthodes archéologiques, ce n'est pas sans raison. En effet, les sources sur lesquelles s'appuient les archéologues sont par nature lacunaires : la grande majorité des objets anciens ont été perdus ou détruits d'une manière ou d'une autre au cours des siècles, et certains aspects des sociétés passées n'ont laissé aucune trace. Sur la base de bribes dépareillées, fragmentaires et aléatoires, il arrive donc forcément aux archéologues, plus ou moins influencés par leur caractère et leur époque, de ne pas savoir... ou de se tromper.

Des sources lacunaires

Les vestiges dont dispose l'archéologue ne sont que le résultat d'un long processus de sélection soumis à un double hasard : celui de la conservation et celui de la découverte. Par conséquent, ils ne reflètent que partiellement l'époque à laquelle ils se rattachent.

En effet, la plupart des vestiges des civilisations passées ont disparu sans laisser de traces. Les Hommes perdent ou jettent leurs objets lorsqu'ils sont usés et n'hésitent pas à réemployer certains matériaux, notamment les plus précieux ou ceux servant à la construction. De plus, beaucoup d'objets ont été réalisés dans des matières premières organiques (bois, textiles, vanneries, plumes, etc.) vouées à se décomposer rapidement dans le sol sous l'action des bactéries. Et si les autres matériaux comme la pierre, la poterie, le métal ou le verre, inorganiques, ne pourrissent pas, ils se fissurent, se corrodent ou s'effritent quand ils sont exposés au feu, aux intempéries ou à certains minéraux naturels présents dans la terre et l'eau.

Les pertes et destructions sont donc récurrentes et la survie des objets dépend du matériau dont ils sont faits et de l'endroit où ils se trouvent. Le propre de l'inventaire archéologique est donc d'être

lacunaire, et si en archéologie une présence est sans ambiguïté, une absence peut au contraire avoir des sens différents. L'absence d'un matériau sur un site est-elle à mettre en relation avec le mode de vie des Hommes qui l'occupaient, ou avec les conditions de conservation ? Il est toujours difficile d'apprécier dans quelle mesure l'inventaire reflète le mobilier qui était en usage et l'archéologue ne retrouve jamais une image figée de la vie des sociétés passées. Quoique rigoureuses, les démarches archéologiques sont donc forcément faussées par le caractère hasardeux des découvertes.

La subjectivité des archéologues

Aux sources lacunaires s'ajoute la subjectivité de la démarche archéologique, qui passe par deux opérations intellectuelles : l'observation du fait sur le terrain et son interprétation. La valeur de ces deux opérations dépend uniquement de l'archéologue, de l'acuité de son regard, de sa faculté de raisonnement ou encore de l'étendue de son expérience... Et celui-ci reste un Homme, plus ou moins influencé par ses valeurs et son époque.

En effet, sur le chantier de fouille, l'observation est déjà une opération subjective, ne serait-ce que par le choix du fait enregistré. C'est d'ailleurs une des hantises des archéologues débutants de décider quoi retenir et quoi évacuer. En effet, nous l'avons vu, la fouille est un acte destructeur et les vestiges sont à tout moment susceptibles d'être définitivement perdus. Mais, à l'inverse, un archéologue trop méticuleux risquerait de se retrouver enfoui sous une masse de données inutilisables, trop anecdotiques et partielles, qui lui interdiraient toute vision globale. La fouille est donc un choix permanent. Des pierres reposant sur le sol d'une habitation appartiennent-elles à un dispositif volontaire ou leur disposition n'est-elle que le fruit du hasard ? Que faire d'un silex, d'un caillou à l'air vaguement travaillé ? C'est certes un choix raisonné, mais toujours subjectif et surtout irréversible, qui

dictera l'enregistrement et le tri de ce qui doit être relevé de ce qui peut être négligé.

La subjectivité augmente encore quand, des faits, on passe à leur interprétation. Les archéologues sont évidemment influencés par leur caractère : certains se contentent de longues théories minutieuses mais stériles, tandis que d'autres osent des théories audacieuses. Mais ils sont également plus ou moins consciemment influencés par leur époque. Ainsi, certaines théories ont été démenties par les progrès de la technologie, ou encore l'évolution des mentalités.

De plus, bien que les vestiges ne soient que des résidus lacunaires des sociétés passées, ils prennent parfois aux yeux de l'archéologue qui les découvre une signification démesurée. Deux tendances classiques de l'archéologie se dessinent : la surévaluation des vestiges, et leur interprétation religieuse.

La surévaluation des vestiges rares

Un objet rare prend tout de suite une très grande importance et fera l'objet de nombreuses publications, même s'il ne l'était pas du tout à son époque.



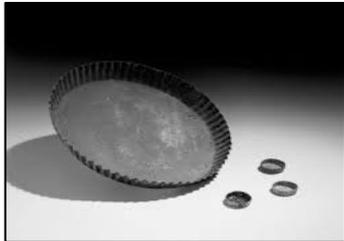
« Statuette de prêtre » ... ?

L'interprétation religieuse

Des objets atypiques, peut-être banals à leur époque mais qui paraissent aujourd'hui énigmatiques, ont tendance à être systématiquement affublés d'une portée religieuse ou symbolique.

Ainsi, dans l'idéal, le respect des méthodes scientifiques (lecture scrupuleuse des couches stratifiées, enregistrement du contexte des objets, typologies, analyses scientifiques, validation par l'ensemble de la communauté, etc.) est censé conjurer le caractère aléatoire des découvertes et la

subjectivité des archéologues, et assurer au discours archéologique un maximum de véracité. Mais dans la réalité, tout n'est pas si simple ! En fait, en archéologie, il n'existe jamais de vérités absolues, et les faits qui paraissent les mieux établis peuvent toujours être remis en question.



« Plats à cuire »... ?

Débats et incertitudes

Ces caractéristiques font donc de l'archéologie une discipline particulièrement sensible aux débats et à l'incertitude.

Ainsi, pour un archéologue, il n'est pas toujours facile de faire admettre une théorie audacieuse. En l'absence d'évidence, ses pairs peuvent facilement rejeter son interprétation. Il n'est donc pas rare qu'un chercheur ait une « intime conviction » qu'il n'arrive pas à faire partager, et une certaine agressivité peut parfois régner dans le milieu archéologique.

C'est notamment le cas en préhistoire, qui touche au sujet sensible des origines de l'Homme. L'arbre généalogique humain est ainsi le sujet de très nombreux débats : qui est le dernier ancêtre commun aux Hommes et aux grands singes ? Quel est le lien de parenté entre le genre Homo et les australopithèques ? Quel est le premier Homme à avoir quitté l'Afrique ? Pourquoi l'homme de Neandertal a-t-il disparu ? En caricaturant un peu, on pourrait presque dire qu'il existe autant de théories que de chercheurs !

L'archéologie, si elle est une discipline sérieuse, n'est donc pas une science exacte. Si rigoureuses que soient les techniques et méthodes auxquelles l'archéologue a recours tout au long de son travail, l'interprétation finale demeure toujours subjective et doit pouvoir être réinterrogée à la lumière de nouvelles découvertes.

Et les archéologues du futur ?

En supposant donc que les archéologues du futur (s'ils existent) travaillent de la même façon que ceux d'aujourd'hui (hypothèse évidemment absurde), on comprend mieux les erreurs et les interprétations approximatives présentes dans l'exposition.

Il s'agit bien sûr de pures spéculations et nous entrons ici dans le domaine de la science-fiction. Mais il est fort probable que ces archéologues du 41^e s. ne puissent compter que sur très peu de sources écrites : notre papier, de mauvaise qualité, est de par sa composition chimique condamné à une destruction relativement rapide. Quant aux supports numériques, CD-Rom, DVD et autres clefs USB, ils sont également très fragiles et voués à une obsolescence rapide. Ainsi, sauf exceptions miraculeuses, il ne pourrait subsister que les textes en relief sur verre, céramique, métal ou pierre...

En ce qui concerne les infrastructures, aujourd'hui, nous ne cessons de construire des bâtiments, des routes, des voies de chemins de fer, etc. Ce rythme effréné tend à effacer au fur et à mesure les aménagements antérieurs. Ainsi, dans 2 000 ans, il est probable que nos constructions aient disparues depuis longtemps, tout simplement remplacées par d'autres. Les

archéologues du futur ne connaîtront donc quasiment rien de notre architecture.



« Symboles solaires »... ?

Quant à nos objets, leur immense majorité est jetée puis incinérée ou recyclée. On ne les retrouvera donc pas dans leur contexte d'origine. De plus, la plupart sont en matière plastique qui, sauf circonstances exceptionnelles, ne se conservera pas 2 000 ans. Amputé de ce matériau, l'éventail des objets archéologiques futurs, en métal, verre, céramique, etc. sera assez peu représentatif de notre quotidien. Ajoutons à cela que nous utilisons des objets qui sont souvent des assemblages complexes de pièces fabriquées séparément et qui, seules, ne seront guère interprétables. L'archéologue du futur découvrira sans doute de nombreux boulons ; mais il ne saura pas forcément à quels objets ils ont appartenu !

Ainsi, alors qu'on imagine souvent que notre monde saturé d'objets, d'images et d'informations laissera aux générations futures une foule de vestiges et de documents, témoins exhaustifs et détaillés de notre civilisation... en réalité, rien n'est moins sûr !

Alors, que comprendront de notre mode de vie d'éventuels archéologues du futur ? En répondant avec humour à cette question, l'exposition met en lumière les difficultés de l'interprétation archéologique et nous montre que, si rigoureuses que soient ses méthodes, l'archéologie se conjugue toujours à l'imparfait !

Document réalisé par l'équipe médiation de la Galerie Eurêka

Galerie Eurêka - C.C.S.T.I. de la Ville de Chambéry
Hôtel de Ville BP 11 105
73 011 CHAMBERY cedex
tel : 04-79-60-04-25

e-mail : galerie.eureka@ccsti-chambery.org
Site Internet : www.chambery.fr/galerie.eureka